

Benedikte Zitouni, « L'Hinterland du Port d'Anvers » au colloque *Zones narratives : comment les récits composent-ils des mondes ?* organisé par Clémence Mercier, Alice Mortiaux et Renaud-Sélim Sanli pour l'ULB et l'ERG, du 7 au 10 octobre 2019

J'aimerais vous parler du présent, du Port d'Anvers, de ce qui s'y passe aujourd'hui, et vous montrer à quel point ce présent est non-évident, à quel point il est difficile à saisir. Avant de vous entraîner dans cette recherche sur le présent, je voudrais néanmoins préciser ce qu'est ou peut être « le présent » et je m'appuierai sur Michel Foucault pour le faire. En 1977, lorsque Foucault doit expliquer pourquoi il dit être un « historien du présent », il répond ceci :

« Sous une forme aussi naïve qu'une fable pour enfants, je dirai que la question de la philosophie a longtemps été : « Dans ce monde où tout périt, qu'est-ce qui ne passe pas ? Que sommes-nous, nous qui devons mourir, par rapport à ce qui ne passe pas ? » Il me semble que, depuis le XIXe siècle, la philosophie n'a pas cessé de se rapprocher de la question : « Qu'est-ce qui se passe actuellement, et que sommes-nous, nous qui ne sommes peut-être rien d'autre et rien de plus que ce qui se passe actuellement ? » La question de la philosophie aujourd'hui est entièrement politique et entièrement historique. Elle est la politique immanente à l'histoire, elle est l'histoire indispensable à la politique.

– *N'y a-t-il pas aussi aujourd'hui un retour à la plus classique, à la plus métaphysicienne des philosophies ?*

Je ne crois à aucune forme de retour. Je dirais seulement ceci, et un peu par jeu. La pensée des premiers siècles chrétiens avait eu à répondre à la question : « Qu'est-ce qui se passe actuellement ? Qu'est-ce que ce temps qui est le nôtre ? Comment et quand se fera le retour de Dieu qui nous est promis ? Que faire de ce temps qui est comme trop ? Et que sommes-nous, nous qui sommes ce passage ? »

On pourrait dire que sur ce versant de l'histoire, où la révolution doit revenir et n'est pas encore venue, nous posons la même question : « Qui sommes-nous, nous qui sommes en trop, en ce temps où ne se passe pas ce qui devrait se passer ? » Toute la pensée moderne, comme toute la politique, a été commandée par la question de la révolution. »

(*Dits et écrits* n° 200, vol II, pp. 265-266, « Non au sexe roi »)

On a là trois composantes du présent, trois rapports au temps et à soi qui composent notre présent (tout en sachant que c'est un jeu, une formalisation ad hoc faite lors d'une interview). Première composante, le présent philosophique selon lequel « nous ne sommes peut-être rien d'autre et rien de plus que ce qui se passe actuellement ». Deuxième composante, si quelque-chose persiste d'un temps ancien, c'est le présent chrétien c'est-à-dire « ce temps en trop », ce temps d'attente, où – phrase magnifique – « nous sommes le passage » vers l'horizon biblique attendu. La troisième composante qui en est dérivé, est le présent révolutionnaire, où ce n'est plus le temps qui est en trop, comme chez les chrétiens, mais c'est nous qui sommes en trop. Le « nous » révolutionnaire n'est pas en adéquation avec ce qui se passe, puisque ce « nous » aspire à autre chose : « nous sommes en ce temps où ne se passe pas ce qui devrait se passer ». Situation terrible qui peut mener au détachement, l'extériorité, l'impuissance même, mais qui peut aussi être activante, puisque « nous » avons l'intuition de ce qui devrait se passer (en cela il y a une connexion avec le présent chrétien).

Trois composantes donc du présent – « nous ne sommes peut-être rien d'autre et rien de plus que ce qui se passe actuellement », « nous qui sommes le passage », « nous sommes en ce temps où ne se passe pas ce qui devrait se passer » – et vous voyez que Foucault définit ces trois présents à chaque fois comme un double rapport, un rapport à soi et un rapport à ce qui se passe, les deux étant coextensives. Foucault le répétera en 1978, lors d'une autre interview, lorsqu'il parle de l'événement et de la dramatisation dans son travail, et il dit :

« C'est là encore Nietzsche qui le premier, je crois, a défini la philosophie comme étant l'activité qui sert à savoir ce qui se passe et ce qui se passe maintenant. Autrement dit, nous sommes traversés par des processus, des mouvements, des forces ; ces processus et ces forces, nous ne les connaissons pas, et le rôle du philosophe, c'est d'être sans doute le diagnosticien de ces forces, de diagnostiquer l'actualité. Répondre à la question [la double question donc]: qui sommes-nous ? et qu'est-ce qui se passe ? » (*Dits et écrits*, n° 234, vol II, p. 575, « La scène de la philosophe »).

Ces interviews de Foucault dessinent les contours d'une tradition de pensée qui vise à diagnostiquer l'actualité, saisir le présent. C'est une tradition de la dramatisation, dit encore Foucault, ou comment rendre saillant le sens de l'importance dans les choses observées. Tradition de l'événementialité c'est-à-dire tradition de ceux et de celles qui tentent de saisir « ce qui se passe » et de le faire exister, sans jamais savoir à l'avance où se situe exactement l'événement, ni en quoi consiste précisément cet événement. Tradition dans laquelle l'écriture est pensée comme, et fonctionne comme, une expérience à faire puisque précisément, l'événement, pour s'en rapprocher, il faut le dramatiser et la dramatisation ne nous laisse pas indifférent.e.s. Je veux dire par là : le simple constat des faits ne suffit pas, ni pour l'auteur, ni pour le lecteur d'ailleurs, et on en vient vite à penser que l'écriture et même la lecture, nous animent, nous activent, nous transforment.

Cette tradition ne va pas de soi et je pense qu'il est utile de le souligner. Certes, les chercheurs universitaires, dont je suis, veulent savoir « ce qui se passe » et poser un diagnostic mais tous ne pensent pas que de tenter de répondre à la question de « ce qui se passe » *nous situe autrement*. Tous ne pensent pas que la recherche tisse nécessairement un autre rapport à soi, à nous, à ce temps qui est le nôtre, et qu'au fond, la recherche équivaut à une transformation de soi *et* à un infléchissement de l'action distribué, de l'action en cours, de ce qui est en train de se passer. Tout le monde ne dirait pas que des faits en tant que tels, des faits énumérés ne signifient rien, absolument rien, et que ces faits doivent être reconnectés aux histoires qui les portent et qu'ils portent ; qu'en somme, les faits ne sont pas la même chose que « ce qui se passe ». Finalement, tout le monde ne dirait pas que faire exister le présent requiert qu'on le raconte, qu'on le dramatise, qu'on l'événementialise, c'est-à-dire qu'on le mette en scène. Car sinon, comment pourrait-on lui donner de la force et de l'importance, à ce présent, si on ne le mettait pas en scène ?

La mise en scène est cruciale, je crois. Narrer le présent, c'est toujours à la fois fictionaliser et spatialiser les choses observées et récoltées, c'est dresser un paysage et esquisser un relief à intensités variables. Il nous faut cultiver cette particularité et je pense qu'on peut en effet, l'appeler la narration spéculative, pour autant qu'on ne prétende pas être les premiers, ni même les seuls à la pratiquer. Le geste est ancien mais nous le reprenons à notre compte, pour ce temps et en ces temps qui sont les nôtres.

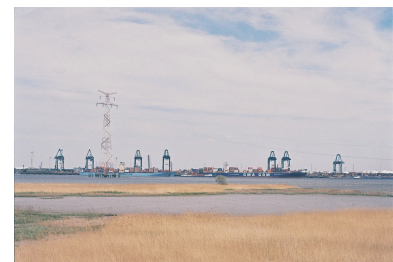
C'est ce que j'aimerais faire ici, pour le port d'Anvers, esquisser un relief à intensités variables.

*

Dans l'abstract, j'annonçais : « Il s'agit de prendre à bras-le-corps le présent c'est-à-dire de plonger dans le magma ambivalent de ce qui est en train de se préparer en coulisses au nom de la transition écologique. Car un avenir *écologique* est bel et bien en cours de fabrication et il risque d'être catastrophique. » Les premiers éléments d'une mise en scène, d'un horizon, du passage du temps même, sont ainsi posés. Mais je ne sais pas en quoi consiste l'événement exactement, ni où il se joue précisément. Je le pressens et plus j'avance dans la recherche, plus cela se ramifie *et* s'intensifie. Pour le reste de la communication, je vais tenter de vous embarquer dans cette ramification, cette intensification.

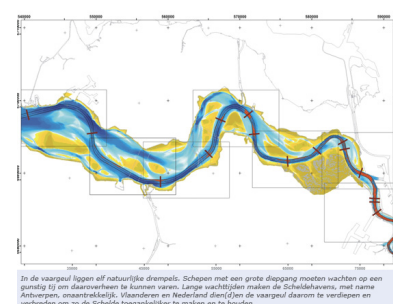
Tout d'abord, un constat que je mets au milieu de la scène et que je formule ainsi: le Port d'Anvers s'écologise. Si aujourd'hui, le Port d'Anvers accepte de développer de la nature à proximité, de restaurer des zones humides et de biodiversité, de donner de l'espace à l'Escaut, à la rivière, à l'eau, aux oiseaux et aux herbes hautes qui jonchent les rives de l'Escaut où passent par ailleurs les bateaux à containers... Si aujourd'hui, le Port d'Anvers aide à inaugurer le plus grand parc naturel estuarien de l'Europe qui s'étendra sur la Flandre et les Pays-Bas, à proximité du Port... Bref, si aujourd'hui, le Port d'Anvers s'écologise... Ce n'est pas parce que le Port ferait du *greenwashing* et rehausserait son image devenue trop industrielle, ce n'est pas non plus parce que le Port y serait obligé pour des raisons de compensation légales (parce qu'il annexe encore des polders aujourd'hui), mais... C'est parce que le Port continue et veut pouvoir continuer à instrumentaliser son outil de commerce qu'est l'écosystème dit naturel. Il veut pouvoir continuer à extraire de la rivière et de l'estuaire ce dont il a besoin. Ce qui équivaut à dire qu'il veut pouvoir continuer à saccager la rivière et l'estuaire. Le problème n'est pas le *greenwashing* ou la compensation, mais bien l'extractivisme qui s'intensifie aujourd'hui.

Ci-contre : Photo prise aux alentours d'Ouden Doel par la photographe Louise Grillon de Morati lors d'une excursion organisée par *Ecologies de Bruxelles* le 17 avril 2017.



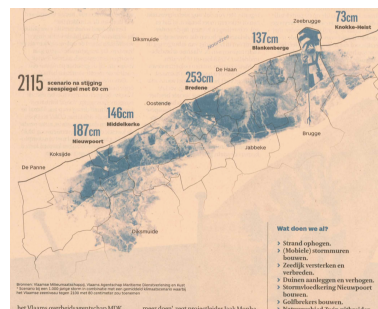
Evidemment, ce constat – le Port s'écologise et cela équivaut à de l'extractivisme intensifié – n'est jamais simplement un constat. Il n'est jamais simplement donné. Il est le résultat de ramifications et d'intensifications de choses observées. Le milieu de la scène est donc ramifié, intensifié, ça grouille sous ce constat. Et j'aimerais vous y emmener...

Imaginez-vous des tanks à containers de plus en plus volumineux et nombreux pour lesquels l'Escaut continue à être creusé, approfondi, avec tous les problèmes de déplacement des boues polluées et d'asphyxiation des eaux que cela entraîne. La rivière creusée, de plus en plus profonde en son milieu, est une rivière ré-polluée et ré-asphyxiée par les travaux de dragage, mais ce n'est pas tout. C'est aussi une rivière fragilisée dont les marges et les rives, moins profondes, peuvent à tout moment s'effondrer et laisser rentrer une masse plus importante encore d'eau et de sable. Une rivière creusée agit comme un entonnoir. Elle aspire l'eau et le sable. C'est une des raisons pour lesquelles les côtes belges se vident de leur sable aujourd'hui ; ce sable qui est par ailleurs un ingrédient indispensable de l'industrie du béton et qui se fait de plus en plus rare à l'échelle planétaire ; ces côtes



belges qui doivent être renforcées pour faire face à la montée des eaux dont on nous dit qu'elle sera plus importante que prévue. Voyez cet article paru récemment : on nous annonce la catastrophe, les inondations probables, mais sans dire quel est le rôle joué par le commerce et l'industrie globales.

Ci-contre : 1° fait divers, été 2017, virage de Bath (le dernier avant l'arrivée au Port) où un bateau à containers est coincé lors de la marée basse, source en ligne *Omroep Zeeland*, 2° Carte de l'Escaut et les paliers pour la navigation, source Grenzeloze Schelde / l'Escaut sans Frontières, 3° article *De Tijd*, 28/09/2019.



Imaginez-vous maintenant l'estuaire « accueillant » BASF, Monsanto, Total, et autres acteurs de l'industrie pétrochimique planétaire à qui des permis de pollution sont octroyés afin qu'on puisse mieux contrôler cette pollution. Ajoutez à cela la réalisation, faite au début des années 1990, que les parcs naturels, s'ils sont bien localisés dans les méandres de l'Escaut, sont d'excellentes zones d'épandage et d'absorption des métaux lourds et autres particules émises par la pétrochimie. Des experts s'en vantent alors : en créant des parcs, on rendra à l'écosystème sa capacité à « s'auto-nettoyer ». La nouvelle est d'autant plus réjouissante que, selon les comptages des observateurs ornithologues de l'époque, quelques espèces d'oiseaux protégés par le droit Européen, s'accommodent plutôt bien de la pollution...



L'estuaire peut donc continuer à accueillir et métaboliser la pollution et ce jusqu'à aujourd'hui. En janvier de cette année, Ineos, géant britannique de la pétrochimie, impliqué dans le business du fracking, conclut un contrat avec le Port pour y implanter deux fabriques. Deux fabriques dont on dit déjà que lorsqu'elles seront construites et mises en activité, elles constitueront une des sources les plus polluantes de Flandre. Et tout ça pourquoi ? Pour produire, à partir de l'éthylène extrait du fracking, deux types de plastics.

Ci-contre : Grentspark Groot Saeftinghe, source en ligne Interreg.eu.

On retourne alors au constat qui s'intensifie...

Aujourd'hui, du point de vue du Port, l'instauration d'espaces naturels est devenue la condition de la possibilité même de son expansion. Il faut au Port des rives plus solides. Il lui faut des zones d'épandage. Il s'agit d'augmenter la résilience du système estuaire pour que le Port puisse continuer à exploiter cet estuaire. Ne nous y trompons pas. Ceci n'est pas du « *business as usual* » d'un monde industriel qui ne se serait pas rendu compte du réchauffement climatique et des écocides en cours, ou qui ne pourrait pas ou ne voudrait pas en tenir compte. Au contraire, la grande industrie a très tôt intégré ce nouvel horizon du dérèglement climatique et cela a *exacerbé* le rapport écocidaire qu'elle entretient avec son hinterland. Elle intègre le régime climatique émergent, et une telle intégration revient, pour elle, à exploiter plus encore qu'elle ne l'avait fait auparavant l'hinterland et – soit dit en passant – à mettre en péril nos chances à nous, ici, maintenant, qui vivons dans cet hinterland, de faire advenir des horizons plus justes et équitables.

Quittons maintenant le milieu de la scène et tirons un autre fil, le fil de l'eau...

En 2011, BASF change de pourvoyeur d'eau potable et se servira dorénavant d'eau de surface qui lui sera livrée par une société hollandaise. BASF prend cette décision afin de ne plus peser sur la nappe phréatique de la Kalmthoutse Heide qui est un parc naturel situé au nord-est d'Anvers, une étendue de bruyères et de tourbes, dont on apprend alors que la nappe phréatique a atteint le

seuil critique. Certes, BASF ne tirait qu'un tiers de son eau de la nappe mais quand on sait qu'un tiers, c'est 10 millions m³ par an, soit le volume d'eau consommé par 225.000 habitants par an, on se rend compte que le gain pour la nappe, pour la Heide, est réel. BASF s'écologise. On applaudit. Et pourtant, c'est le même scénario extractiviste qui se répète. Car on oublie de préciser que l'eau qui est maintenant livrée à BASF provient des surfaces d'un *autre* parc naturel, le Biesbosch aux Pays-Bas, et que cette fois-ci *toute* l'eau provient du parc naturel, *les trois tiers*, là où avant 2011, BASF tirait au moins deux tiers du Canal Albert. Peut-être que l'eau du Canal est trop polluée ? Et d'ailleurs, que se passera-t-il quand les eaux du Biesbosch atteindront des seuils critiques ?

Et je ne vous parle même pas des 70 millions de mètres cubes d'eau dont BASF a besoin *par heure*, à des fins de refroidissement, et qu'elle puise dans la rivière ; ni de la centrale nucléaire et autres industries consommatrices d'eau qui sont installées dans l'estuaire. Ou de l'arrière-pays agricole des ports de Zeebruges et d'Anvers, qui est peu à peu envahi par des processus de salinisation : l'eau de mer rentre dans les terres (rappelez-vous l'effet entonnoir) et les pénètre d'autant plus que le niveau des nappes phréatiques baisse (l'histoire n'est pas sans ironie). La presse se veut rassurante : des tests sont en cours, on pourra cultiver des variétés de plantes plus résistantes à l'eau salée mais ces mêmes tests montrent que la nouvelle culture appauvrira la terre argileuse et menacera à terme, l'agriculture dans ces polders. Le portrait est sombre, ou pas, ou pas tout-à-fait. Voici la bruyère du Kalmthoutse Heide, dont la BASF tirait son eau et qu'on croyait condamnée et qui cet été renaît et fleurit avec une intensité rare. Un expert se réjouit. Un autre fait remarquer qu'il pourrait bien s'agir d'une réaction observée chez cette plante qui, lorsqu'elle subit un stress aigu, fleurit davantage, comme pour augmenter ses chances de survivre, de semer et de transporter ses graines ailleurs. En lisant l'article, je ne peux m'empêcher de penser : quel ailleurs ?



Ci-contre : 1^{er} Article *De Standaard* 20 /07/2019, 2^e Article *De Standaard* 24/08/2019.

J'insiste pour dire que c'est un avenir écologique qui se prépare en Flandre, et ailleurs, un avenir d'industrialisation et d'extractivisme exacerbés qui se parent de l'optimisation des écosystèmes exploités parce que l'horizon du dérèglement climatique a été pleinement intégré. Cette voie de transition est une voie viable, prometteuse même, du point de la grande industrie et du gouvernement. Voyez le plan écologique présenté par les nationalistes flamands cet été, en pleine négociation d'une nouvelle formation du gouvernement flamand. La NVA annonce en grande pompe vouloir créer plusieurs parcs naturels, vouloir protéger les réserves, et ce sans diminuer les ambitions de développement et de confort, au contraire, les parcs seront des lieux de délasserement, d'éco-tourisme. Il est possible d'écologiser sans ne rien devoir abandonner.



Ci-contre : Article *De Standaard* 23/08/2019.

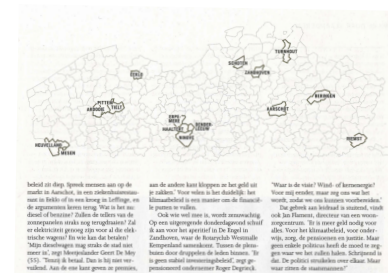
Et voilà un autre fil qui commence à courir dans ma tête, à travers les « données » glanées de l'actualité, des articles scannés sur mon ordinateur, le fil du nationalisme flamand qui s'écologise...

Car n'était-ce pas la NVA, secondée par les autorités portuaires d'Anvers, qui, après la COP21 de Paris, s'était fait le chantre de l'Ecoréalisme ? Bart de Wever n'a-t-il pas attaqué Anuna De Wever l'année passée, aux premières marches et grèves entreprises par les jeunes, au nom de cet Ecoréalisme ? « Niet doemdenken maar doen », disait-il dans une de ses interviews qui ont fait la une... N'at-il pas tenu à inviter à Anvers Michael Schellenberger lui-même pour que celui-ci l'aide à plaider pour le maintien des installations nucléaires en Belgique ? Au nom de l'Ecoréalisme à nouveau ? Et il faut écouter ce Schellenberger, son TedTalk par exemple. C'est intelligent et c'est toujours la même histoire de l'optimisation des écosystèmes afin d'accommoder, cette fois-ci non pas la grande industrie mais la demande croissante et très abstraite en énergie. Mais qui veut cette énergie ? Qui ne peut pas faire sans ? Schellenberger ne le précise pas, sauf à dire que ce sont les Chinois et que les Chinois y ont droit. Pas un mot sur l'industrie ou le commerce global dont nous bénéficions.

Je peux assez bien m'imaginer comment ce deuxième fil narratif, du nationalisme flamand, se déroulerait ; comment peu à peu le thème deviendrait celui du maintien des privilèges, le « Flemish way of Life » suburbain, qui est historiquement connecté à l'industrie et au développement du pôle anversoïse, et qui continue à l'être. Le fil passerait par le Brexit et la nouvelle identité européenne proposée par les nationalistes flamands, une identité européenne et islamophobe, encore et toujours au nom de ces privilèges, ces acquis, « européens » cette fois-ci, qu'on ne veut pas lâcher. La xenophobie rejoint alors l'écoréalisme dans la question des privilèges qui sont et resteront à « nous ». Et je raconterais comment les patelins flamands sont traversés par des conflits qui opposent les compagnies pourvoyeuses des nouvelles énergies vertes aux habitants qui refusent et/ou acceptent – d'où la tension – l'implantation de parcs d'éoliennes à proximité de leurs maisons. Les procédures sont bafouées ; les gens sont mal-traités ; ils sont dégoûtés. Et je ferai aboutir ce fil sur une enquête qui a été menée en Flandre la veille des élections du 26 mai dernier...

Qu'est-ce qui occupe et préoccupe le Flamand ? Ou, vu la scène qui est la nôtre, qu'est-ce qui se passe en Flandre ?

Je pensais qu'on y parlerait d'immigrés, de la Méditerranée, que le ton serait raciste et clivé. Et il l'était mais d'une façon qui m'a déroutée. Voici des gens qui travaillent ou qui ont travaillé toute leur vie pour acquérir une maison, une voiture, un nid, un confort de vie, et qui se voient maintenant pointés du doigt comme étant la cause du problème civilisationnel qu'est le problème écologique (ça ne manque pas d'ironie quand on sait ce qui se passe au Port d'Anvers). Mais c'est ambivalent tout de même ; on n'est pas pris de sympathie pour eux... Mais on sent que ces gens sentent filer entre leurs doigts ce pourquoi ils ont travaillé, et parmi eux, certains expriment la déception, d'autres l'amertume voire la colère mais cette colère vise surtout les écologistes, les compagnies d'éoliennes, le gouvernement qui s'écologise et non pas, ou beaucoup moins, avec moins d'intensité, les étrangers qui viennent s'installer « chez eux ». Dans les patelins, c'est l'écologie qui semble diviser et ça m'a surprise.



Ci-contre : couverture et carte de l'enquête menée par De Standaard et dont les résultats sont publiés le 25 mai 2019.

Lorsque, quelques jours plus tard, après les élections, j'entends le speech triomphal du Président du Vlaams Belang, je ne peux m'empêcher d'entendre ceci : vous avez voté pour nous et rien ne changera, on vous protégera ; tous ceux qui veulent qu'on change, on le leur bouclera ; ce mode de vie est à nous. L'extrême droite en Flandre, joue habilement la carte des privilèges qu'il faut protéger contre l'assaut des écologistes, des anti-racistes et des décoloniaux. Pour autant, on ne peut pas dire que l'écologie est d'office du bon côté, contre l'extrême droite. L'écologie est des deux côtés du spectre politique (et c'est pour cela qu'on s'y engage, parce que les avenir bifurquent !) L'extrême droite est en phase avec une nouvelle forme d'écologisme réaliste, d'éco-réalisme, d'éco-modernisme, d'extractivisme se parant d'écosystèmes de plus en plus résilients, et voilà que nous revenons au centre de la scène, via les plans écologiques qui proposent des parcs naturels et le maintien du nucléaire pour un mode de vie suburbain, un mode de vie « à nous »... Modes de vies « à nous », et voilà que je sens filer la narration vers le « fémonationalisme », terme que j'emprunte à Françoise Vergès dans le *Féminisme décolonial*, ... Mais je m'arrêterai là.

On peut croire que cela va trop loin, que l'hinterland ou le présent d'Anvers ne se ramifie pas autant... Mais la recherche me mène à croire qu'au contraire le Port et la grande industrie d'Anvers, leurs effets, leurs actions, s'étendent sur toute la Flandre. Plus même, si je devais dramatiser la scène, je dirais qu'ils sont en train de vider l'arrière-pays, tout son arrière-pays, de ses possibilités de construire un autre horizon écologique, ici et maintenant.

Merci de votre attention.